

La RDA au Festival du film de Berlin

Ce texte dans une version légèrement raccourci a été publié dans « Entre nous le mur-les films de la DEFA à la Berlinale » par Progress-Film à l'occasion du 60ème Festival International du Film de Berlin 2010. Ceci est la version original intégrale.

Souvenirs d'autres temps

En tant que directeur du Festival de Berlin de 1980 à 2001, un festival plus connu en RDA comme le *Festival de Westberlin*, mes partenaires directs étaient le Bureau du Cinéma (*Hauptverwaltung Film*) du Ministère de la Culture et la *DEFA Aussenhandel (Deutsche Film AG – Import & Export)*. Si *Progress Film-Verleih* existait déjà depuis 1950, je n'en étais guère conscient, car son rôle se limitait sans doute à livrer en coulisse les copies des films choisis. A l'époque, il était impossible de visionner des films hors des structures officielles et encore moins de les obtenir à travers leurs réalisateurs – voire leurs producteurs ou distributeurs – comme c'était le cas à l'Ouest. Aujourd'hui, *Progress Film-Verleih* gère un trésor de films qui ne sont non seulement les témoins d'une époque mais aussi de l'immense talent des créateurs de l'ancienne RDA. Wolfgang Jacobsen, dans son histoire des *50 years Berlinale* (édition Nicolai, 2000), a retracé année après année dans le détail les péripéties de ce « mariage » entre la RDA et le festival, pour que je me limite ici à des souvenirs et réflexions plus personnels.

Dans mes valises

Je n'ai pas débarqué à Berlin Ouest en 1979 en nouveau né, mais déjà porteur d'une solide expérience des rapports souvent complexes avec les pays socialistes. J'avais déjà vécu à Berlin Ouest entre 1965 et 1968, année où je m'y suis marié, et avais pris goût aux fréquentes sorties de théâtre et aux visites au-delà de la frontière. Suivirent mes nombreuses visites professionnelles de sélection en RDA, au Festival de Leipzig, comme dans les autres pays socialistes et notamment en URSS. C'est aussi l'époque où au milieu de la nuit, je fus gardé plusieurs heures par la police populaire à Drewitz, car ayant trouvé dans ma voiture un paquet de catalogues du Festival de Nyon, ils croyaient sans doute que j'allais les distribuer le long de la voie de transit entre Berlin Ouest et la RFA. C'était avant le dégel initié par Willy Brandt.

Je dois beaucoup à Karl Gass, l'un des premiers à avoir visité le Festival de Nyon et de l'avoir recommandé à ses collègues dès 1970, puis peu après à Ronald Trisch, le néo-directeur du Festival de Leipzig, rapidement devenu tout au long de mes rapports avec la RDA un lien incontournable et un conseiller écouté, même si la clef du succès ou de son échec résidait finalement, qu'on le veuille ou non, plus à Moscou qu'à Berlin.

Entre 1969 et 1979, j'avais déjà présenté au public occidental en Suisse quelque 11 documentaires de l'Allemagne de l'est au Festival de Nyon et 6 long métrages au festival de Locarno, et non des moindres. Parmi eux on peut citer les films de Karl Gass, de Walter Heynowski et Gerhard Scheumann, de Winfried Junge et plus tard de Kurt Tetzlaff ou Gitta Nickel, tandis qu'à Locarno Egon Günther, Lothar Warneke et surtout Konrad Wolf se succédèrent. Tel était le contexte de mon travail avant ma venue à Berlin Ouest et l'esprit dans lequel j'abordais ce nouveau défi.

A chacun son opinion

Dans le climat actuel de jubilation sur la chute du mur et sur l'unification allemande il est difficile de faire sonner un autre son de cloche. Pour les jeunes générations d'aujourd'hui, la RDA n'est plus qu'un sujet des livres d'histoire ou de musées et pour les autres l'occasion d'une collection de bibelots nostalgiques. On n'a que trop oublié que la RDA était aussi une société vivace, certes prudente et contrôlée, mais fort loin du cliché morose qu'on veut bien lui prêter aujourd'hui. Pour moi, le communisme, comme tant d'autres religions, reste un rêve utopique qui a très mal tourné mais avait néanmoins potentiellement tout pour créer une société plus juste et équitable.

En 1990, l'unité allemande n'était certes pas – comme nous le savons depuis – dans les plans

des Alliés de l'Est comme à l'Ouest. Elle fut acquise, profitant de la sclérose des dirigeants de la RDA et de la déroute économique du pays, à coup de milliards par la RFA. Celle-ci s'empressa de démanteler les acquis et d'effacer toute trace du passé, quitte à mettre des milliers de personnes au chômage au nom du capitalisme triomphant et d'une certaine notion de la démocratie et de la liberté. Cela était aussi vrai pour le cinéma et ses infrastructures de production, souvent bradées à la hâte. A rien n'a servi la suggestion du Maire de Berlin d'alors, Walter Momper (SPD), qui avait osé souhaiter créer une fédération dans laquelle les deux états conserveraient leurs différences tout en étant unis. Mais le rouleau compresseur d'un Deutsche Mark était trop puissant.

Un jour de 1990, je rendais visite au ministère à Horst Pehnert, le Directeur de la Cinématographie, et le trouvais, lui qui était toujours impeccablement habillé comme un haut fonctionnaire se doit de l'être, en manches de chemise assis devant une montagne de papiers, la mine désespérée. « C'est fini » me dit-il « Comment voulez vous que la RDA survive si l'État remplace notre argent avec des Deutsche Mark? » et avec un regard désemparé, il me confia: « On me demande maintenant de faire des plans pour tout privatiser ». Ce fut la dernière fois que je le vis en fonction, en tant que responsable de la cinématographie de la RDA.

Même si à ce jour mon dossier STASI semble évaporé, détruit ou caché, en arrivant à Berlin j'avais toutefois quelques craintes d'être mal noté auprès des autorités en RDA. Lors du festival de Locarno en 1973, j'avais présenté un film de Horst Brandt *KLK an PTX – Die rote Kapelle (KLK appelle PTX – L'orchestre rouge)*. Sa projection fut une catastrophe, car les bobines avaient été totalement mélangées. S'en suivit une énergique protestation du couple Küchenmeister, éminences grises et apparatchiks en RDA et un rapport à Berlin où j'étais presque désigné comme saboteur de cette grandiose épopée cinématographique, heureusement vite tombée dans l'oubli. Puis en 1979, ce fut l'affaire *Deer Hunter*. J'étais déjà nommé, mais n'entrais en fonction qu'en mai, après le festival. Je voyais la catastrophe venir, mais étais dans l'impossibilité d'intervenir.

L'affaire *Deer Hunter*

Même si l'on considère *The Deer Hunter (Voyage au bout de l'enfer)* de Michael Cimino comme un chef-d'œuvre cinématographique, il n'en reste pas moins que ce film est un produit de la guerre froide où les Vietnamiens sont présentés comme un peuple de brutes assoiffés de sang. Projeter ce film à Berlin au moment où le Vietnam était envahi par l'armée chinoise, où une délégation soviétique l'avait déjà condamné lors d'un festival à Belgrade et dans l'atmosphère d'un Berlin-Ouest en pleine période électorale, était une évidente provocation. De plus, mon prédécesseur, Wolf Donner, avait alerté le gouvernement en RFA, l'ambassade américaine et l'ambassade de la RFA à Moscou bien avant le début du festival, mettant en branle une machine politique qui enlevait toute autonomie décisionnaire au festival. La réaction ne se fit pas attendre. Dès le troisième jour, les pays socialistes les uns après les autres se retirèrent du festival faisant le vide derrière eux.

J'assistais impuissant à la conférence de presse des diverses délégations, retenu par un fonctionnaire du ministère de la RFA qui me suppliait de ne rien dire. Cloué au silence, je me suis sans mot, levé et glissé au milieu de la délégation de la RDA auprès de Ronald Trisch en signe muet de solidarité. Ce simple geste, je crois, m'a sauvé. Il faut, pour comprendre, savoir que Berlin-Ouest ne faisait pas partie de la RFA même si sa survie dépendait des subventions de Bonn et que la participation des pays socialistes au festival, fraîchement acquise en 1975, était liée à un accord, certes verbal, qui nous obligeait à ne pas programmer des films « anti-soviétiques ou anti-socialistes » et que le festival devait avoir une « orientation humaniste ». Le consul général de l'Union Soviétique à Berlin-Ouest, Ivanov, n'a pas manqué de me rappeler cet engagement dès le début.

Un soleil inattendu

L'affaire *Deer Hunter* laissa ses traces l'année suivante. La méfiance envers le festival et son nouveau directeur était grande, tant aux États Unis qu'à l'Est. Pour les uns j'étais trop à

gauche, pour les autres peu fiable et pour les réalisateurs de la RFA pas assez allemand. N'empêche qu'il fut possible dès 1980, grâce à la participation de *Solo Sunny* de Konrad Wolf de créer un événement. Un événement qui faillit d'ailleurs mal tourner si Konrad Wolf n'avait pas le prestige qu'il avait et un passeport diplomatique en poche. A l'époque c'était la SFB – la télévision de Berlin Ouest - qui se chargeait de produire les extraits des films pour les émissions de télévision, si bien qu'une bobine de *Solo Sunny* fut rendu inutilisable à la veille de la projection officielle. Konrad Wolf, informé du drame, s'est précipité de l'autre côté du mur pour prendre une bobine de remplacement dans un théâtre de Berlin Est pour la ramener à l'Ouest, juste à temps pour la première de son film au festival.

Le jury, présidé par l'actrice Ingrid Thulin discerna le prix d'interprétation féminine à Renate Krössner, laquelle 20 ans plus tard en 1999 devait me faire la surprise – et quelle surprise – de me remettre sur la scène du Zoo Palast, ensemble avec Michael Ballhaus, un ours spécial pour mon vingtième festival...

Solo Sunny plaçait la barre très haut. Nous étions dans l'illusion de pouvoir découvrir chaque année un nouveau film de la RDA du même niveau. Certes le ministère savait l'importance de l'enjeu de sa participation mais, comme toute production nationale, il n'était pas toujours en mesure de remplir nos espoirs. 1981 fut pour nous une année noire. Chaque année je me déplaçais avec mes collègues de la sélection pour une journée de projections à la DEFA. Cette année-là, nous n'avions rien trouvé de convainquant et donc décidé de n'inviter aucun film. Nous montrions aussi par cette décision que le festival était indépendant dans ses choix, même si peu après un fonctionnaire de Berlin Ouest décréta « que je ne comprenais rien aux relations entre les deux Allemagne »! Quant à la RDA, offensée, elle renonça à participer même au festival pour enfants. Elle ne fut guère suivie par les autres pays socialistes qui continuèrent d'envoyer des films importants. La solidarité socialiste avait ses limites.

Les petit pains de la DEFA

Le rituel de la sélection en RDA était une tradition, d'autant qu'il était impossible d'obtenir que les films candidats à une éventuelle sélection nous fussent livrés. Munis d'un télex – le fax ou le courriel n'existaient pas encore – nous nous présentions à l'heure fixée à la gare de Friedrichstrasse pour être accueillis de l'autre côté et conduits à la DEFA pour une journée de projections entrecoupée d'un déjeuner de *brötchen* (tartines), à la fin de laquelle notre décision était attendue. Une fois même, une situation tragi-comique s'est produite car un de nos membres, Rudolf Goldschmidt, avait oublié son passeport et présenta donc sa carte officielle de *Victime du National-Socialisme* - pour avoir été persécuté par le régime précédent. Nous avons longuement argumenté avec l'officier de service à la frontière montrant notre totale incompréhension qu'un anti-fasciste reconnu ne puisse être admis dans un pays qui se disait *contre l'impérialisme et le fascisme*. Mais cela n'a servi à rien... et notre ami dut rebrousser chemin.

Le mur et le secret qui entourait les tournages de films en RDA n'empêchaient pas l'information de filtrer. Nous savions plus ou moins ce qui nous attendait avant même que les projections au siège de la DEFA ne débutent. Tout était fait pour nous donner l'apparente impression d'un libre choix. Mais de fait, notre choix se limitait aux films proposés et notre seul pouvoir était de les refuser. Si par mégarde nous demandions à voir un film ne se trouvant pas sur la liste des films prévus, on nous faisait savoir que « malheureusement il n'était pas prêt », et de comprendre qu'il n'avait pas encore été autorisé par les instances supérieures. Impossible de visionner des films dits « non terminés » en studio ou sur une table de montage, comme il était difficile, aussi par politesse, d'arrêter la projection d'un film même si nous savions au bout d'un moment qu'il était sans intérêt pour nous. D'ailleurs dans le paquet de films présentés, les fonctionnaires de service savaient d'avance comment notre choix allait s'orienter et ne se gênaient pas de nous conditionner par leur feint enthousiasme pour tel ou tel titre. Ce qui nous protégeait était la certitude que la RDA voulait faire bonne figure à l'ouest et donc savait pertinemment qu'il fallait nous livrer ce qu'ils avaient de meilleur. La leçon de 1981 portait aussi ses fruits.

Malheureusement nous ne sommes jamais parvenus à obtenir un film de la RDA en première mondiale au festival, règle que les autres pays participants dans leur grande majorité respectaient. Or, à chaque fois qu'un film était sélectionné en compétition, la RDA organisait peu avant l'ouverture du festival une première mondiale au cinéma *International* à Berlin Est, ce qui avait pour effet qu'il était déjà visionné par les critiques berlinois.

Ce rituel de la sélection en RDA rappelait quelque peu la *Commedia dell'Arte* où chaque côté jouait un rôle, sachant pertinemment bien le scénario du jeu de l'autre.

Tout choix de films – comme d'ailleurs dans la vie – est un acte politique, cela me paraît une évidence. J'ai toujours aussi soutenu qu'un festival n'étant pas soumis au dictat d'un box office et qu'il doit agir avec responsabilité pour permettre la découverte de talents méconnus et si possible influencer le goût du public en contribuant à enrichir ses connaissances. Cela n'est pas nier l'art ni le divertissement, ni jouer à l'éducateur, mais dans sa diversité offrir un choix intelligent. Qu'à Berlin, de surcroît, le festival évoluait dans un contexte hautement politique où le dialogue culturel entre deux types de société était une priorité, ajoutait au devoir de naviguer avec sensibilité en tenant compte des réalités. Je n'ai jamais reçu, il faut le préciser, d'instructions de la part du gouvernement de Bonn ou du Sénat de Berlin Ouest au-delà du vœu que je mette tout en œuvre pour assurer autant que possible ce dialogue. L'affaire du *Deer Hunter* m'avait par ailleurs appris que le moins les autorités sont mêlées aux choix des films, à leur programmation ou plans du festival, le plus nous serions en mesure de naviguer sur ce terrain miné avec succès. Pendant toute cette période, seul un groupe très restreint de personnes au sein de l'organisation du festival était au courant de nos multiples négociations à l'est. La discrétion était de mise.

Si officiellement la Direction de la cinématographie du Ministère de la culture de la RDA était responsable du rapport annuel sur notre festival auprès des autres pays socialistes, le dernier mot appartenait à Moscou, comme cela fut démontré plusieurs fois. Présenter un film, fut-ce de l'auteur anti-apartheid Athol Fugard (*Marigolds in August* de Ross Devenish / 1980) sous le drapeau de « l'Afrique du Sud » ou organiser une rétrospective Ernst Lubitsch en y incluant *Ninotschka* (1938) était aller à l'encontre d'un boycott certain. Et c'est sans parler de certains films de Billy Wilder. Nous savons depuis que Goskino, l'organe supérieur du cinéma soviétique, devait soumettre pour accord au Ministère des affaires étrangères soviétique tout ce qui touchait à Berlin Ouest. A chaque festival de Moscou la comédie du drapeau de *L'entité territoriale de Westberlin* et des tables au restaurant des « délégations » de l'hôtel *Rossia* recommençait. Pour nous cela devenait un cirque et, interdit de la table de la RFA, je prenais souvent refuge à celle de la Suisse... Heureusement ce même problème ne se reproduisait pas au Festival de Karlovy Vary en Tchécoslovaquie.

La Montgolfière

Il ne faut pas non plus croire que durant cette même période les rapports avec le cinéma américain étaient plus faciles. Il a fallu que je me rende à Washington et me laisse sans doute discrètement « évaluer » par la CIA, pour obtenir que James Stewart soit envoyé au festival, comme représentant personnel du Président Reagan en 1982, pour que la situation se décrispes. Cela n'a pas empêché, que Buena Vista offre publiquement au festival comme film d'ouverture son *Night Crossing (La nuit de l'évasion)* de Delbert Mann, l'histoire d'une fuite de la RDA grâce à une montgolfière. Si j'acceptais l'offre c'était garantir le retrait de tous les pays socialistes du festival et si je refusais – ce que je fis – on allait crier à la censure ce que Alex Springer n'a pas manqué de faire. Ce que l'on ne sait pas, c'est qu'au même moment j'avais l'appui discret mais décisif des autorités américaines à Berlin de ne pas chercher la confrontation, de surcroît avec un si mauvais film. Il faut donc comprendre, quelque fut l'importance de la participation de la RDA, que l'enjeu dépassait de loin les seuls rapports avec ce pays.

Sauf pour 1981, la participation au festival de la RDA n'a cessé d'être importante. Dès 1982, le festival pour enfants présentait un hommage aux 20 ans de production des films de la DEFA pour enfants, tandis qu'à la compétition Hermann Zschoche présentait *Bürgschaft für ein Jahr*

(*Temps d'épreuve d'un an*) et Katrin Sass recevait l'ours de la meilleure interprétation féminine. 1983 aurait dû être l'année de Frank Beyer et de son *Der Aufenthalt (Le séjour)*, mais le film fut retiré au dernier moment sous la pression des autorités polonaises. J'avais été discrètement informé à l'époque des détails dès le début des tractations, mais nous avons, sur demande de la RDA, convenu de part et d'autre de garder l'information confidentielle, ouvrant ainsi dans la presse la porte aux spéculations. Depuis, Wolfgang Jacobson a documenté dans son histoire du festival en l'an 2000 les détails de cette regrettable affaire, dans laquelle le festival n'avait d'autre choix que de s'incliner et de rester discret.

Dès 1984, la participation de la RDA devint de plus en plus importante. Cette année là, la RDA était présente en compétition avec deux films, exploit qui se répéta en 1986 puis en 1989 avec trois films. La RDA était aussi présente au Panorama, au festival pour enfants, avec des courts métrages en compétition et parfois dans l'une ou l'autre des rétrospectives tandis que sa présence se poursuivait, toujours avec intérêt, dans le Forum du Jeune Cinéma dont le collègue Ulrich Gregor avait la responsabilité, cette partie du festival étant gérée de façon autonome.

Le drapeau suisse

En 1985 ce fut l'apothéose avec l'ours d'or décerné à Rainer Simon pour son film *Die Frau und der Fremde (La femme et l'étranger)* par un jury présidé par Jean Marais, et dont faisaient partie, parmi d'autres, Wolfgang Kohlhaase et Istvan Szabo. Ce fut aussi l'année où le patron du cinéma de la RDA, Horst Pehnert visita officiellement le festival, non sans qu'une situation cocasse vienne pigmenter sa venue. Il avait été convenu qu'il présenterait la délégation de la RDA au Sénateur à la culture de Berlin Ouest, Volker Hassemer, mais hors du regard de la presse. Cette rencontre devait se dérouler dans mon bureau. A l'heure dite, voilà que Hassemer arrive accompagné par une équipe de télévision, déclenchant immédiatement une protestation de Pehnert, qui était sur le point d'annuler la rencontre. En urgence il me fallut négocier la situation, ce qui était loin d'être facile car Hassemer, en tant que Sénateur à la culture, était aussi l'autorité responsable du festival. Dans le coin de mon bureau j'avais depuis longtemps un de ces petits drapeaux suisses que l'on donne aux enfants lors de la fête nationale. J'ai donc improvisé en décrétant que mon bureau était extra territorial et en tant que territoire helvétique neutre, je ne pouvais y admettre la presse. Évidemment cette improvisation n'avait strictement rien de légal ou de légitime et je crains que si le Consulat Suisse de Berlin en avait été informé, que je me serais fait vertement remettre à l'ordre. Mais en faisant grise mine, Hassemer joua le jeu et ainsi cette rencontre hautement protocolaire put avoir lieu.

Entre 1975, l'année de la première présence de la RDA en compétition (avec *Jacob der Lügner (Jacob le menteur)* de Frank Beyer) et 1990, les films de la RDA récoltèrent six ours et de nombreux autres prix, un palmarès tout à fait honorable compte tenu de la concurrence entre les films des autres pays participants. Mais dès 1985, se posait aussi un autre problème, celui de la présence au festival des cinéastes de la RDA. Un festival, n'est pas seulement fait de projections mais aussi le lieu de rencontres entre gens du métier. La Direction du cinéma était contre la procédure adoptée par les collègues du Forum qui consistait à envoyer des invitations individuelles à ceux qu'ils souhaitaient inviter. Ces derniers devaient demander autorisation et obtenir un visa de sortie, ce qui était souvent refusé. D'autre part, il était inutile de jouer à l'autruche car qui s'intéressait au festival au delà du mur pouvait largement le suivre sur les télévisions occidentales, ce qui ne faisait qu'augmenter leur frustration.

Des hôtels trop chers

Horst Pehnert était conscient comme moi de cette situation, mais, argumentait-il, les hôtels à l'ouest qui devaient être payés en devises, étaient trop chers. De notre côté le budget du festival avait aussi ses limites. Je lui ai donc suggéré de régler le problème des visas de sortie de façon à ce que chacun puisse faire chaque soir l'aller retour entre l'est et l'ouest. Il trouva l'idée intéressante, mais insistait à ce que ce soit la RDA qui décide qui obtiendrait cette autorisation si le festival garantissait l'accréditation. Nous savions que cette solution pouvait aussi ouvrir la porte à la présence de fonctionnaires du SED – le Parti communiste est allemand - et d'autres parasites du système, mais l'enjeu valait le risque, d'autant plus que la

Direction de la Cinématographie nous assurait accréditer que des cinéastes, journalistes et techniciens de la branche sélectionnés selon les mêmes critères que nos autres hôtes occidentaux. C'est ainsi que dès 1987 le nombre d'accrédités de la RDA ne cessa d'augmenter pour dépasser les 100 personnes en février 1989.

En février 1989, j'eus le plaisir de remettre à Horst Pehnert une *Berlinale Caméra* en reconnaissance pour son rôle dans le rapprochement entre le festival et la RDA. Cette décision n'alla pas sans quelques polémiques en coulisse, car il appartenait à Pehnert comme directeur de la cinématographie de son pays de décider du sort de certains projets comme de ceux qui les créaient, assis comme il l'était entre deux chaises, d'un côté le comité central du parti et de l'autre les créateurs. De plus à l'Ouest il était de bon ton dans les milieux conservateurs de bannir toute reconnaissance à qui de près ou de loin faisait partie des structures de cet état qu'on avait juré de détruire. Je crois qu'aujourd'hui, plus que hier, son rôle positif est plus largement reconnu parmi les cinéastes de l'ex RDA, même si l'esprit de rancœur contre lui subsiste chez certains. Quant à moi, je tiens aussi à souligner le rôle positif de Eberhard Ugowski, l'adjoint de Pehnert chargé des relations internationales.

Glasnost au mur de Berlin

Entre-temps, la Perestroïka et la Glasnost battaient leur plein en URSS. En 1988 j'ai présenté une *Berlinale Camera* conjointement à Jack Valenti et à Elem Klimov, l'un président de la puissante MPA américaine et l'autre secrétaire général de l'Union des cinéastes d'URSS. Klimov est resté à Berlin le lendemain de la clôture du festival et je l'ai invité à un déjeuner dans le village de Lübars dans l'extrême banlieue de Berlin Ouest. A ma stupéfaction, à la fin du repas, il me demande si je pouvais lui montrer le mur. C'est ainsi que j'ai accompagné cet éminent réalisateur soviétique à travers les champs pour « voir » le mur qui entourait Lübars, vu de l'Ouest. Il secoua la tête. Sa réaction fut totalement négative contre cette aberration. Ce fut pour moi un des premiers signes que quelque chose allait tôt ou tard changer.

Puis ce fut, la même année, le festival de Leipzig. Je me trouvais seul avec ma femme Erika, qui fut tout au long de cette longue aventure une sorte d'éminence grise lors de toutes les tractations, dans le bureau de la présidente du festival, Annelie Thorndike. Après les amabilités de circonstance, très vite la conversation glissa sur les sujets d'actualité. Elle nous lança alors « la RDA, c'est fini ». Choqués, nous lui demandons pourquoi. Elle nous raconte alors avoir un oncle conducteur de locomotive qui lui a dit que des centaines de wagons de marchandise s'entassaient à la frontière polonaise sans pouvoir transiter outre, et que l'économie de la RDA était en pleine déroute. Quelque peu surpris par cette franchise insolite qui démarquait avec l'habituelle langue de bois en de telles circonstances, nous lui demandons alors quelle solution elle entrevoyait. Sa réponse fut comme un couperet: « L'unité allemande ». Ceci alors même, que quelques jours plus tard, Horst Pehnert nous déclarait d'une voie assurée que la RDA avait déjà fait depuis longtemps sa Perestroïka...

En route vers le Kosmos

L'idée d'un festival des deux côtés du mur était dans l'air depuis plusieurs années. De faite il s'agissait d'une solution alternative au problème des accrédités de RDA au festival. J'ai suggéré à nouveau en février 1989 à Horst Pehnert de présenter simultanément la totalité du programme de la compétition des deux cotés du mur. L'idée, on le voyait, lui plaisait à la condition que les films puissent être auparavant visionnés par la censure, ce qui était pour nous inacceptable. Soit c'était la totalité du programme ou rien du-tout. Mais l'idée fit son chemin. Au cours des mois suivants un accord de principe était atteint mais de façon cocasse ce n'était pas les films de l'Ouest mais bien ceux de l'URSS en pleine Glasnost qui causaient un problème inavoué. Certains de ces films étaient même « interdits » en RDA.

Il va sans dire que toutes ces discussions étaient strictement confidentielles et qu'aucun fonctionnaire ou Sénateur de Berlin Ouest n'en était informé. Nous avons compris que le plus discrets nous restions, le plus nous aurions eu une chance d'aboutir. D'autres discussions suivirent et finalement j'écrivais à la Direction de la Cinématographie la lettre mainte fois citée, faisant une proposition officielle pour le festival 1990. Cette lettre, je devais la remettre à un

adjoint de Horst Pehnert le matin du 10 novembre de l'autre côté du *Checkpoint Charlie* pour éviter d'ultérieures pertes de temps. À l'heure convenue, je me suis donc présenté au poste frontière, pour remettre de l'autre côté cette offre de collaboration entre l'est et l'ouest. Évidemment, dans les circonstances du moment – le mur venait d'être ouvert, personne ne m'attendait de l'autre côté. Je dus donc rebrousser chemin, non sans être un des rares, en ce jour historique, à passer le mur dans l'autre direction, comme le prouvent deux tampons de la police des frontières dans un passeport jauni. Fin novembre à Leipzig le Ministre de la culture de RDA, Dietmar Keller, donna enfin son accord.

Dès janvier 1990, tous les détails de l'accord étaient peaufinés au cours de nombreuses tractations et vu l'imminence d'un communiqué de presse je dus demander d'urgence un rendez-vous auprès de la Sénatrice Anke Martiny qui avait entre-temps pris la charge de la Culture, pour l'informer de notre accord, d'autant plus que le maire Momper avait déjà été mis au parfum lors d'une rencontre fortuite à l'aéroport de Francfort. La réaction de Anke Martiny fut stupéfiante: « Comment? Nous réfléchissons à une collaboration culturelle avec la RDA et vous, vous agissez? ». Tel était l'état endormi de la bureaucratie de l'époque. Nous l'avons laissée à ses réflexions et continué notre chemin. Restait surtout de régler le problème du passage de la frontière pour les hôtes du festival, ceux de l'Est comme surtout ceux de l'ouest. Finalement Pehnert obtint du commandant des gardes frontière qu'au passage d'Invalidenstrasse le badge d'accréditation du festival serait reconnu comme document officiel autorisant le passage. Finalement, ce ne fut plus seulement le programme de la compétition, mais presque la totalité du programme qui fut présenté de part et d'autre du mur, la compétition au *Kosmos*, le festival des films pour enfants et le Panorama au *Colosseum* et le Forum du Jeune Cinéma à *l'International*.

Feu vert et les T-Shirt

Le soir de l'ouverture un long cortège de voitures noires, avec en tête celle de la Sénatrice, s'est donc mis en mouvement vers la frontière où de l'autre côté nous attendait une escorte de la Police populaire qui fit virer à notre passage tous les feux de croisement au vert. Arrivé au *Kosmos* un long tapis rouge avait été déployé qu'on était allé chercher – avons nous appris – à l'aéroport de Schönefeld où il était jadis utilisé pour les voyages officiels de Honecker. Après deux discours, l'un de Pehnert, l'autre de la Sénatrice, fut simultanément projeté au *Zoo-Palast* à l'Ouest et au *Kosmos* le film américain *Steel Magnolias (Potins de femmes)* de Herbert Ross, sans doute pas le meilleur des choix. Dehors, plusieurs pneus des voitures du festival avaient été percés à coup de couteau, indiquant bien que le festival version RDA n'était pas du goût de tous. Le festival fut une attraction sans précédent pour les médias, mais pour nous il posa un problème considérable de logistique car nous étions mal préparés à ce surcroît de menus problèmes auxquels nous avons à faire face. Heureusement, la bonne volonté était là, de part et d'autre, ce qui nous mit tous de bonne humeur. Selon les statistiques de l'époque, plus de 38'000 spectateurs de la RDA participèrent aux projections. Cette première édition se termina par un somptueux buffet au *Rotes Rathaus (La Maire Rouge)* qui allait bientôt devenir le siège de la mairie d'une ville unifiée. Le lendemain de la clôture, je suis allé avec un de mes assistants au poste de frontière Invalidenstrasse pour livrer un lot de T-Shirt du festival aux gardes frontière en remerciement pour leur bonne volonté.

Adieu RDA, vive la RFA

Le 3 octobre 1990 tout était fini. La RDA disparaissait de la carte. Toutefois le festival continua les années suivantes plus que jamais à s'intéresser aux films de la DEFA dont les tiroirs cachaient des œuvres jusqu'ici interdites ou peu connues. Par ailleurs, les premières émotions passées, le temps était venu du souvenir et de la réflexion sur un passé récent qui nécessitait analyse, un thème cher aux rétrospectives. Il fallait de même repenser le festival et notamment son lieu de déroulement. C'est ainsi que nous avons visité le *Palast der Republik (Palais de la république)* qui nous paraissait idéalement situé. De plus l'hémicycle du parlement de la RDA était déjà équipée de projecteurs 35mm et 70mm, tandis que la grande salle des spectacles disposait d'un projecteur vidéo Eidophor. Les directeurs du lieu, encore en fonction, nous firent toutefois comprendre que le calendrier des manifestations prévues au cours de ces deux prochaines années était si dense qu'il serait difficile d'y trouver une place pour notre festival.

Peu après notre visite, ce bâtiment était fermé, puis voué à la destruction. Par ailleurs, les autorités s'étaient déjà mis en tête que le festival devra à l'avenir se dérouler dans le centre en construction Potsdamer Platz.

Que faut-il retenir des films allemands de cette époque? Il faut tout d'abord constater une grande diversité de la production et dans l'ensemble le peu de films platement au service du régime, même s'il ne faut pas trop y chercher des œuvres ouvertement dissidentes. Pour la propagande, hormis quelques documentaires tels ceux de Karl Gass, la télévision d'état remplissait déjà largement ce rôle. La production cinématographique était fortement surveillée et même si de toute évidence les cinéastes jouissaient d'une certaine liberté créative, encore fallait-il qu'ils livrent des films qui ne heurtent pas de front les apparatchiks au pouvoir. Il fallait un certain courage aux réalisateurs pour s'émanciper de la tutelle de l'état, et reconquérir une part de liberté. Et le courage ne leur manquait pas. De plus, une reconnaissance à l'étranger pouvait parfois aider. Comme chez les autres pays « frères », 20% de la production annuelle devait être réservée aux films pour enfants où l'imagination côtoyait le rôle éducatrice des œuvres, certaines de qualité remarquables.

Les films de la DEFA étaient aussi une pépinière d'acteurs et d'actrices de très grand talent, la plupart venant du théâtre. Nombre feront ensuite une carrière remarquée, parfois même internationale, après l'unité allemande. Si les cinéastes devaient utiliser une pellicule couleur de qualité médiocre, fabriquée sur place par Orwo, ils avaient à disposition l'un des plus grands studios d'Europe à Babelsberg doté d'un personnel important et de techniciens chevronnés même si ces studios, faute de moyens, étaient mal isolés phonétiquement et équipés de matériel désuet. Qu'à cela ne tienne, car la débrouillardise et l'ingéniosité y régnaient en maître.

Plus heureux?

Ce n'était que hier, mais cela paraît déjà si loin. Sommes-nous aujourd'hui plus heureux et fabrique-t-on de meilleurs films maintenant que nous goûtons à la démocratie et à la liberté retrouvée dans un pays uni? Les lois impitoyables du capitalisme libéral et du box office ayant remplacé les dictats d'un parti unique, sommes-nous plus libres pour réaliser les films que nous rêvons de tourner? Nombre d'anciens réalisateurs et artistes de la RDA doivent aujourd'hui se poser cette question. Il m'est impossible de répondre à leur place, d'autant qu'il est impossible de refaire l'histoire. Les Berlinoises, connus pour leurs bon-mots, n'avaient-ils pas baptisé – non sans méchanceté - l'ancienne RDA comme la « Kohlonie » allemande, en jouant sur le nom du chancelier Kohl? Quant à l'unité allemande – mis à part l'inacceptable mur et ses martyres, j'avoue avoir en tant qu'étranger un sentiment mixte. Résonnait à l'époque dans mes oreilles l'avertissement de mon père, ancien officier de l'armée britannique qui connaissait fort bien l'Allemagne d'avant-guerre : « Méfie-toi, si un jour l'Allemagne est de nouveau unifiée ». Loin de Berlin, devenu Suisse je me reconforte, protégé par l'illusion d'un pays neutre, et observe ce que l'avenir nous réserve.

Moritz de Hadeln
Gland (Suisse) octobre 2009